

Le château et la chapelle de La Tour en Orvault

Situé à quelques kilomètres seulement de Nantes, dans la commune d'Orvault, le domaine de La Tour est un site remarquable par l'étendue et les caractéristiques de son parc, et l'ensemble bâti qui en forme le cœur. Un château résolument gothique, des communs au style plus ambigu, une chapelle également gothique accolée d'une tourelle qui ne manque pas de surprendre et décorée d'un vitrail daté du début du xv^e siècle¹, une orangerie classique. Cependant, et après un premier regard qui laisse percevoir le décor d'un paysage champêtre et harmonieux, celui-ci apparaît comme tout à fait composite et témoigne de sérieux remaniements architecturaux. L'histoire du lieu, peu connue et assez malmenée², permet de comprendre son évolution.

Trois lignées de propriétaires en six siècles

Comme en témoigne la documentation écrite dont on dispose, l'origine du domaine remonte au début du xv^e siècle, avec la famille Pastourel. Celle-ci est mentionnée pour la première fois en 1408 : Denis Pastourel, seigneur du Parc-Anger, est alloué de Redon. Il serait le grand-père de Guillaume Pastourel, également alloué de Redon, qui épouse successivement Guillemette Mahé de La Loullaie et Perrine Couldebouc, veuve de Jean de Vannes. De la première union est issue Jeanne, épouse de Raoullet Le Lectour puis de Gilles Couldebouc, seigneur des Greffains, notaire et sénéchal du Pordor, François, chanoine de la cathédrale de Nantes, et Raoul Pastourel, sénéchal de Châteaufromont et alloué de Nantes. C'est ce dernier que l'on retrouve à Orvault au milieu du xv^e siècle, comme seigneur de Bomelas et époux de Jacquette de Sesmaisons. Il possède également Liancé et augmente son domaine

1. Le vitrail du chevet bénéficie d'une protection au titre des Monuments historiques depuis 1988.

2. Sur l'histoire de La Tour, voir BERTHELOT, Jean-Philippe, *Orvault et le château de la Tour, analyse d'un problème d'aménagement*, mémoire de licence, Institut de géographie de Nantes, 1991. La plupart des informations historiques qui y sont données, la plupart erronées, ont servi à la rédaction d'un article paru dans les *Annales de Nantes et du pays nantais*, n° 250, 4^e trimestre 1993, p. 11-13 ; il a été régulièrement et malheureusement repris par tous ceux qui ont évoqué le domaine, y compris la notice publiée sur Internet : <http://www.chateau-fort-manoir-chateau.eu/chateaux-loire-atlantique-chateau-a-orvault-chateau-la-tour.html> très largement réutilisée.

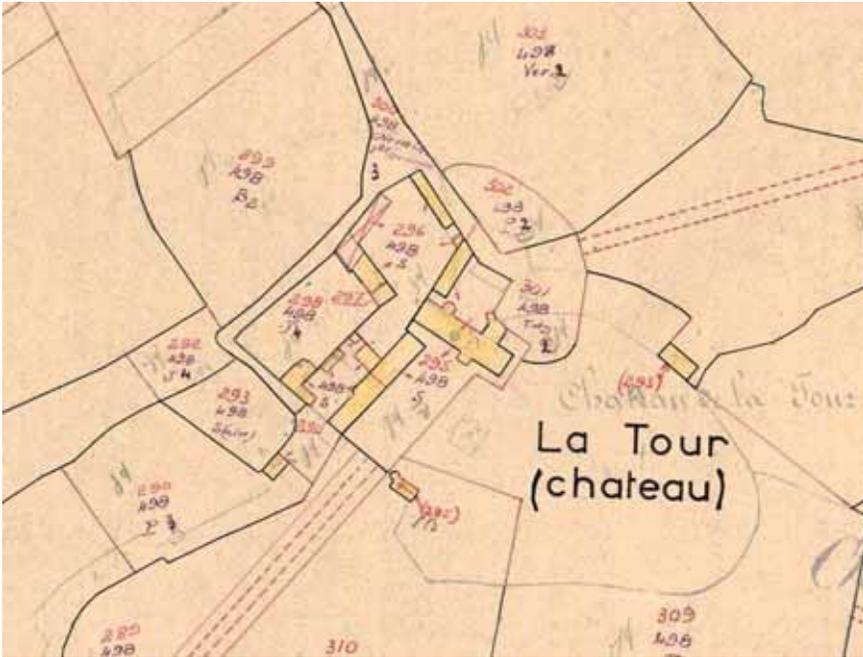


Figure 1 – Plan (Arch. dép. Loire Atlantique, 7 P 3226, cadastre de 1960 d’Orvault) et vue du domaine (état actuel) (cl. J.-F. Caraës)

en achetant à Agaice Pyedue, dame de l'Éperonnière, veuve de Jean Chauvin³, le « lieu et domaine de Melleray » en 1464⁴. À sa mort intervenue avant 1477, Raoul Pastourel laisse trois enfants : Georges, Jacques qualifié de sieur de Liancé, alloué de Nantes qui a épousé Marguerite du Bouays de La Salle⁵, et Jeanne Pastourel. Celle-ci épouse, en 1483, René Péro, considéré comme le « bâtisseur » de La Tour. À cette occasion, est cédé aux nouveaux époux par Jacqueline de Sesmaisons et ses deux fils « le « lieu, domaine et métairie du Meleray avecques toutes et chacune ses appartenances et dépendances et tant en terres arables et non arables, boays anciens et de revenu, frosts gasts que autres appartenances et dépendances quelconques aussy quel se poursuit et contient ». Il faut vraisemblablement y voir ce qui, désormais, sera nommé communément La Tour, puisque ce vocable n'existe pas auparavant et est mentionné pour la première fois l'année suivante, quand René Péro achète des héritages de Guillaume Plaisan : « acquisition à la Tour ». Le fait est que les deux lieux tels qu'ils apparaissent ensuite sont très proches l'un de l'autre et que, en 1839, la pièce de terre nommée « la fue de Malleray » (lire la fuie) jouxte les communs du château au nord-est⁶. Reste la localisation de Bomelas, première possession de Raoul Pastourel, aujourd'hui inconnue de la cartographie. S'agit-il d'une partie de La Tour ? Le fait est qu'il disparaît totalement dès la fin du xv^e siècle puisque, si Meleray revient à Jeanne Pastourel, Liancé revient à son frère Jacques, et que le sort de Georges nous est inconnu après 1483.

René Péro, fils de Guillaume, procureur de Nantes puis du duc en 1428-1458, et de Catherine de Saint-Erblon⁷, cumule les charges de judicature : sénéchal du Coutumier et alloué de Machecoul, sénéchal de Châteaufromont⁸, notaire apostolique, prévôt de Nantes⁹. À ce titre, il accompagne le maréchal de Rieux dans son voyage auprès du roi de France en 1490 et, l'année suivante, se rend à Vannes en ambassade et aux États. Outre son domaine rural, il possède une maison dite « maison de la Tour », rue des Carmes vis-à-vis le jeu de paume, a une chapelle dans l'église de Saint-Léonard de Nantes où apparaissent ses armes en relief et dans le grand vitrail. On comprend pourquoi on lui attribue la construction d'une chapelle richement

3. Ce sont les parents du chancelier de Bretagne Guillaume Chauvin.

4. Arch. dép. Loire-Atlantique., E 473.

5. De cette union est issue Françoise Pastourel, dame de Kerdio, Liancé, Orvault et La Tour Neuve, qui épouse successivement Michel de Scizon, Christophe Leet, sieur de La Desnerie, puis Claude du Pé, seigneur d'Orvault.

6. Sans doute « la fuie en dehors de la cour » de La Tour, citée en 1610 (voir *infra*).

7. Elle possède le manoir de Saint-Herblon en La Rouxière, vendu plus tard par les héritiers Péro, Arch. dép. Loire-Atlantique, 2 E 1522.

8. Il tient cet office de Raoul Pastourel qui la lui a donnée, mandement de François II du 8 juin 1477, *ibid.*, B 8, f° 125.

9. Arch. dép. Loire-Atlantique, 107 J 110 et Arch. mun. Nantes, *Table des séries anciennes* par René Blanchard ; voir également Arch. dép. Loire-Atlantique, B 8, f° 125, B 11, f° 69.

ornée, et probablement l'extension de la maison manoriale d'origine. René Péro meurt avant 1520, laissant deux enfants : Jean Péro, qualifié comme son père de sieur de La Tour¹⁰ mais qui ne lui survit pas plus de deux ans ; Artuze Péro, dame de La Tour et de Melleray, épouse de Pierre Blanchet, seigneur de La Durandière¹¹.

Le domaine passe ensuite à leur fille Anne Blanchet qui épouse d'abord François Bonnet, seigneur de La Provostière, puis en 1524 Alexandre Tempéran, seigneur de La Guilbaudière, banquier d'origine florentine¹². Ils laissent trois enfants¹³ : Laure Tempéran, dame de La Pommeraye, épouse de François de La Vacherye, Guillaume Tempéran, capitaine, sieur de La Tour et de Melleray, époux de Jacquemine Le Roy de laquelle il n'a pas de postérité, et enfin Marguerite Tempéran, dame de La Tour et de Melleray après son frère, épouse de Pierre Le Roy, seigneur du Plessis-Raffray¹⁴. Le domaine, qui comprend en outre en 1574 « deux moulins, l'un à vent, l'autre à eau, et en trois métairies » (Le Meleray, La Barre et La Guichardière), le bordage de la maison, vignes, bois, taillis, « marque de bois » [de haute futaie] et rente sur La Gendronnière, reste dans la même lignée pendant deux générations encore : Renée Le Roy, épouse de Gilles de Vaucouleurs, puis leur fille Françoise, épouse de Charles de La Tullaye, seigneur du Plessis-Tison.

C'est cette dernière qui, les 25-29 novembre 1610, vend « le dit lieu et terre noble de la Tour consistant en maisons, jardins, pourprix, chapelle, bois de haute futaie, bois taillis émondés, prés, vignes domaignées, vignes de quartes, landes, pâtures, terres non arables et arables [...] deux moulins l'un à vent l'autre à eau [...] borderie de l'enclos [...] trois métairies [le Malleray, la Barre, la Guichardière] » à Christophe Le Moyne, conseiller du roi, maître aux comptes, et à sa femme Anne Adam, sieur et dame de La Grée. Le nouveau propriétaire prend possession peu après du « principal manoir dudit lieu de la Tour tant en la salle d'icelluy, cuisine, chambre basse et haulte, cabinets, greniers et autres endroits dudit logis ». Le domaine devient ainsi une résidence campagnarde d'une famille de robe qui le conserve pendant deux siècles. En 1768, Jean-François Le Moyne, seigneur des Ormeaux,

10. La Tour est une simple terre sans exercice de juridiction relevant de la seigneurie d'Orvault, elle-même fief relevant de l'évêque : « le Melleray et la Tour tenus d'Orvault à foy, hommage et rachapt et sans fief ni juridiction, hommages et subjects ».

11. Fief en Port-Saint-Père. Il est le fils de maître Jean Blanchet, procureur de Nantes, sieur de La Prévostière en Orvault dont il obtient franchise en 1467.

12. Il est fils de Mery Tempéran, cité comme banquier à Nantes en 1503. Alexandre a par la suite obtenu des lettres de naturalité.

13. La succession d'Alexandre Tempéran suscite de longues procédures productrices de documents qui éclairent l'histoire de La Tour ; un procès est également intenté en 1574 contre Guillaume Tempéran, accusé de « prodigalité et mauvais usage de ses biens ». Cet ensemble documentaire est conservé dans le supplément du fonds de La Tullaye, Arch. dép. Loire-Atlantique, 2 E 1383/209-210.

14. Il est le petit-neveu de Thomas Le Roy, prélat apostolique auquel on doit la chapelle de la collégiale Notre-Dame de Nantes qui porte son nom, *ibid.*, 2 E 1383/186-188.

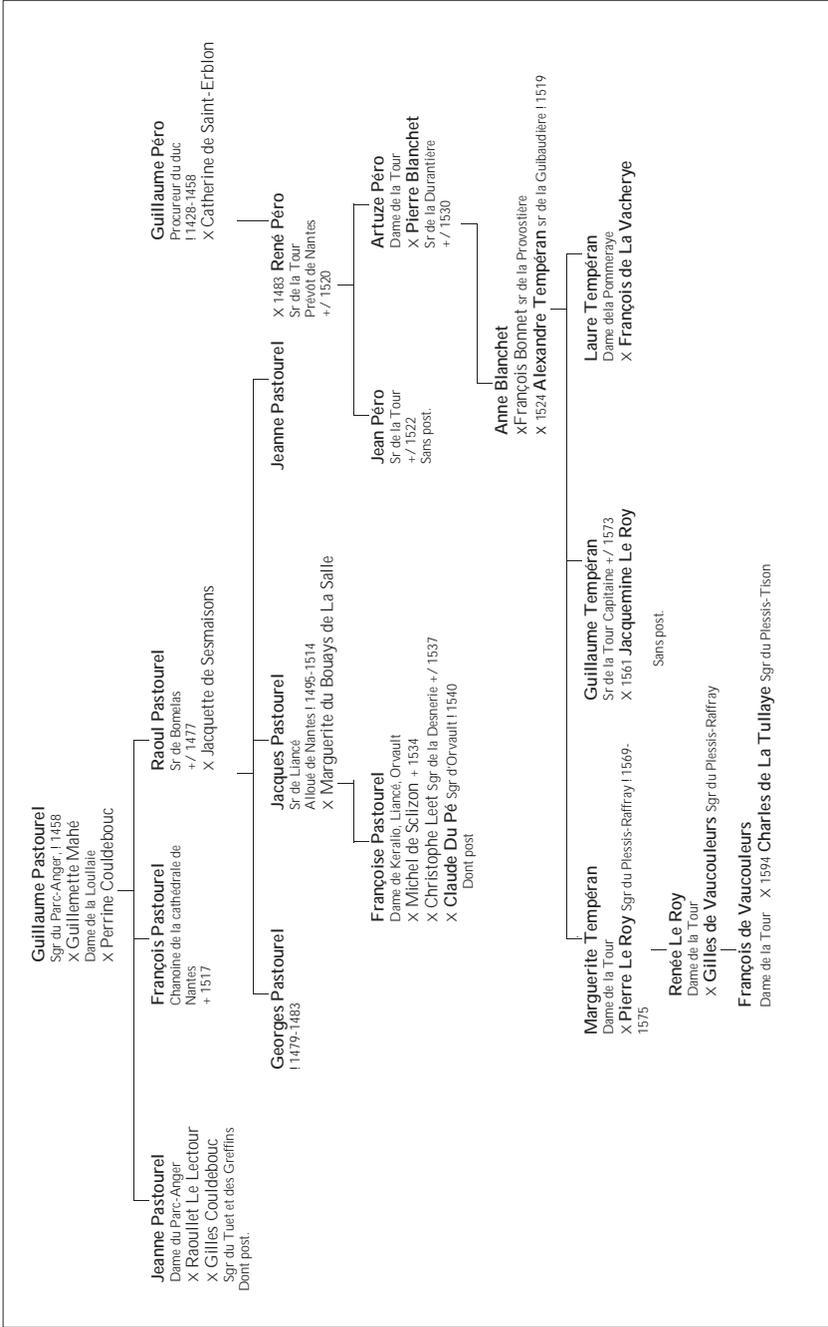


Figure 2 – Tableau généalogique simplifié

meurt célibataire à 38 ans en sa « maison noble » de La Tour, laissant pour héritier son frère Jean-Baptiste Le Moyne de La Tour des Ormeaux qui, un an avant de mourir en l'an XII, épouse Marie-Antoinette de Chabot. Veuve très rapidement, et héritière, elle convole en secondes noces en 1818 avec le colonel Joseph-Paul, baron de Rascas, qui prend le domaine de La Tour en charge et commence les premiers travaux d'aménagement et de restauration. Il en conserve la jouissance au décès de son épouse en 1857, mais quand il meurt dix ans plus tard, son neveu Charles-Raymond de Chabot procède à la vente de La Tour¹⁵.

Le domaine est acquis en 1874 par Louis-Hippolyte Thibault-Nicollière, avocat et conseiller général, qui le transmet à sa fille Marguerite-Marie, épouse du vicomte Stéphane de Sécillon¹⁶. C'est entre 1897, date de son mariage, et son décès en 1929 que le domaine change de physionomie et prend l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui. La plus jeune de ses trois filles, Nanine de Sécillon, un brin originale, y réside ensuite sans avoir les moyens d'entretenir véritablement les bâtiments ; à sa mort en 1982, le domaine de La Tour est vendu par ses neveux et rachetée par la commune d'Orvault qui en assure depuis l'entretien et la mise en valeur.

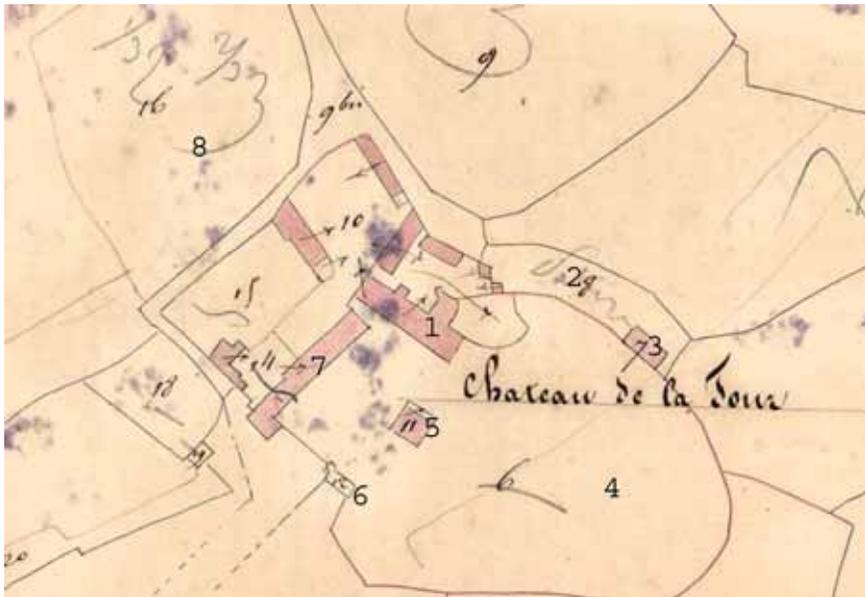


Figure 3 – Plan du domaine en 1839 (Arch. dép. Loire Atlantique, 7P3226, cadastre d'Orvault)
 1. château, 2. le petit verger, 3. serre, 4. jardin, 5. remise,
 6. chapelle, 7. métairie de la Porte, 8. la fuie du Malleray

15. *Ibid.*, 2 Q 9317.

16. Fils de William de Sécillon et de Ernestine Le Restif de La Motte-Colas, il est né à Vannes en 1872.

Un château difficile à appréhender

Le château tel qu'on le découvre aujourd'hui apparaît d'une grande homogénéité, d'un style gothique épuré. Mais il ne faut pas s'y tromper, il a été entièrement remanié au début du ^{xx}e siècle. Du manoir d'origine, on ne connaît vraiment pas grand-chose ; on peut cependant supposer à juste titre qu'il s'élevait à l'emplacement du château actuel et qu'il s'agissait une résidence de plaisance. Les assertions qui précisent les années de construction ou de rénovation – 1450 à 1487 – avec une enceinte de 2 mètres de hauteur¹⁷, la chapelle et sa tourelle faisant partie du système de défense ne reposent sur aucun fondement et sont d'ailleurs peu vraisemblables¹⁸. La première description que l'on a ne date que du milieu du ^{xvi}e siècle : en 1552 un aveu est rendu pour les « maisons, chapelle, granges, étables, fuie et refuge à pigeons, cour, jardins, vagues, rues et issues dudit lieu de la Tour » ; le domaine comprend en outre 10 journaux de terre (5 hectares environ). Quelques informations complémentaires peuvent être tirées de l'inventaire après décès d'Alexandre Tempéran dressé en 1564¹⁹ : il y est fait mention de la « salle dudit logis », la « chambre haute sur la cave », la « chambre basse à côté de la cave », la « chambre au-dessus de la chambre ci-devant », la « chambre sur la salle ». Plus loin sont énumérées les pièces où se trouve du mobilier de bois : la « grande chambre basse », la « chambre basse sur la cave », la cuisine, la « chambre sur la cuisine », la « chambre haute sur la salle », la « grande chambre haute sur la salle », et les bâtiments annexes ou de servitude : la grange, l'étable, la « chambre où demeure le bourdier »²⁰, la « cave dudit logis », le pressoir. Il est difficile de restituer l'organisation du manoir, sauf qu'il devait consister en un corps de bâtiment à deux niveaux comprenant, comme habituellement, un ensemble salle basse et salle haute, et les pièces annexes – cuisine, cellier, chambres – peut-être au niveau de la grosse tour encore subsistante à la base de laquelle se situe la cave ; un escalier en œuvre assurerait la liaison et la desserte des pièces. La tour de plan oblong, dont le but défensif n'est pas affirmé, est le seul vestige de la construction primitive ; elle serait même datée de la fin du ^{xiv}e siècle²¹. Dotée d'une cheminée décentrée, elle est éclairée, sur ses deux faces, de fenêtres à meneaux apportant le jour dans les salles qui la composent, et est en liaison avec la tourelle quadrangulaire en *apotéis* éclairée uniquement sur sa face aspectant le logis, et qui devait abriter des garde-robes ou pièces de service.

17. Il aurait été abaissé à 1,40 mètre lors de la rénovation du ^{xx}e siècle. La tourelle accolée à la chapelle était en réalité un colombier, et se trouve située anormalement vers le château, laissant l'entrée de la chapelle à l'extérieur de ce qui aurait été l'enceinte fortifiée s'il y en eut.

18. BERTHELOT, Jean-Philippe, *Orvault et le château de la Tour...*, *op. cit.*

19. Arch. dép. Loire-Atlantique, 2 E 1383/209.

20. Bourdier, pour bordier, exploitant d'une borderie.

21. Y sont mentionnées une cheminée et des maçonneries antérieures au ^{xv}e siècle. La meurtrière que l'on voit aujourd'hui à la jonction de la tour et du logis, au nord-est, semble est un remploi mis en œuvre lors de la restauration. Cette tour pourrait aussi avoir abriter un logis-tour avec chambres basse et haute.



Figure 4 – La façade nord du château avant restauration (carte postale, vers 1904, coll. part.)



Figure 5 – La tour de la façade nord, côté est et côté ouest (état actuel) (cl. J.-F. Caraës)



Figure 6 – Détail de la façade nord (état actuel) (cl. J.-F. Caraës)

Il n'a pas été retrouvé d'aveu ou d'inventaire pour la période moderne ; mais on peut penser que la famille Le Moyne est largement intervenue sur le manoir de Péro. Les photographies de la façade sud, qui ne datent que du début du ^{xx}^e siècle, avant restructuration cependant, montrent un bâtiment composite, avec des reprises de toitures, des lucarnes classiques, et dont les travées centrales laissent deviner l'organisation du manoir médiéval. Le pavillon de droite constitue vraisemblablement une extension moderne, le corps de logis primitif étant limité par les deux souches de cheminées actuelles. Sur les vues anciennes de la façade postérieure, on voit d'ailleurs nettement la différence des jambages des ouvertures, granite à gauche et tuffeau à droite, correspondant à deux époques de construction. Y sont également lisibles les niveaux d'origine : la petite porte ouvrant sur la « cave » au niveau inférieur de la tour, les deux niveaux des chambres basse et haute, et un troisième niveau au sommet de la tour.

C'est ce manoir à l'aspect sobre et rustique que le vicomte de Sécillon fait remanier entre 1906 et 1929²². Il en confie la maîtrise d'œuvre à l'architecte nantais

22. Cette périodisation est donnée notamment dans Culture-Loisirs-Orvault, *Châteaux et châtelains d'Orvault au ^{xix}^e siècle*, Orvault, 2004, p. 19, 39, 58-60. Y sont cités quelques-uns des artisans qui y ont participé : les entrepreneurs Robert et Babonneau, le tailleur de pierre Moreau (de Vigneux) et l'imagier-sculpteur Jeinghans.

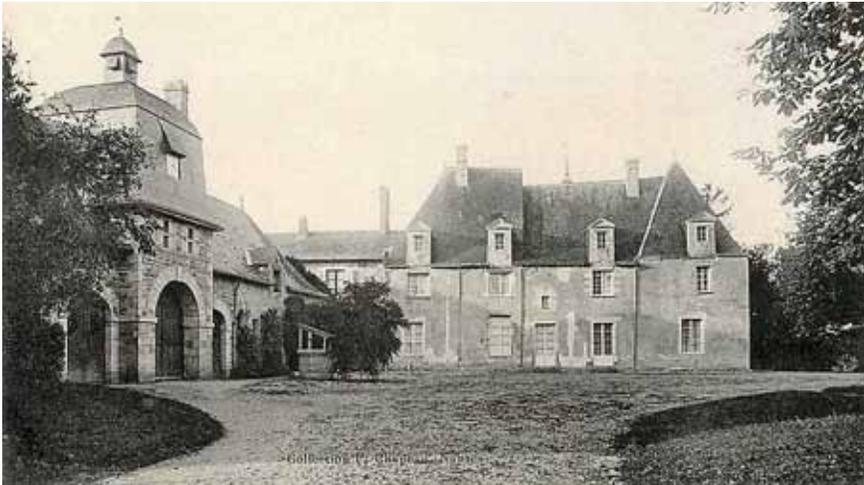


Figure 7 – La façade sud du château avant restauration (carte postale, vers 1904, coll. part.)

Le Diberder, qui vient de reconstruire le château voisin du Loret²³. Les frères Le Diberder, originaires de Lorient, sont trois architectes installés à Nantes dans les années 1880. Les deux aînés, François-Charles et Émile-Marie, ont leur cabinet quai de Richebourg, tandis que le plus jeune, Charles-Benjamin, exerce rue Affre²⁴. On leur doit l'édification d'une habitation rue Noire à Nantes, véritable anthologie du style néo-gothique et sorte de catalogue de leur savoir-faire²⁵. Si on sait que François a travaillé avec ses confrères Simon, Boismen et Chenantais sur le palais Dobrée, notamment sur l'aménagement intérieur, et sur la rénovation du manoir de La Touche²⁶, on ne sait à qui attribuer précisément les constructions de nombreuses églises du Morbihan ou de Vendée²⁷, les rénovations de châteaux en Maine-et-Loire

23. Situé à Orvault, à quelques centaines de mètres de La Tour, il appartient alors à la famille de La Brosse, comme le château du Plessis.

24. Seul des trois frères a s'être marié, il a au moins cinq enfants de son épouse Marguerite-Marie Chassin de Kergommeaux ; l'aîné, Charles-Émile Le Diberder, est également architecte et exerce d'abord à Nantes puis à Vannes après 1935.

25. Voir à ce sujet BIENVENU, Gilles, « Une filiation architecturale de la maison nantaise : la composition dissymétrique d'influence néo-gothique », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, t. 117, 1981, p. 133-152.

26. Il signe également le monument aux morts de Candé, érigé en 1921.

27. Clocher de l'église de Sérent (Morbihan) en 1885-1890, église néoromane de Sauzon (Morbihan) en 1894, clocher de l'église de Saint-Gonéry (Morbihan), clocher de l'église de Pontivy (Morbihan) en 1895-1896, église néogothique de Saint-Gravé (Morbihan) en 1901, clocher de l'église de Carquefou (Loire-Atlantique), église de Saint-Fiacre-sur-Maine (Loire-Atlantique), église néoromane de La Tour-Landry (Maine-et-Loire) en 1893-1896, église romanisante de Saint-Martin-des-Tilleuls à Tiffauges (Vendée).

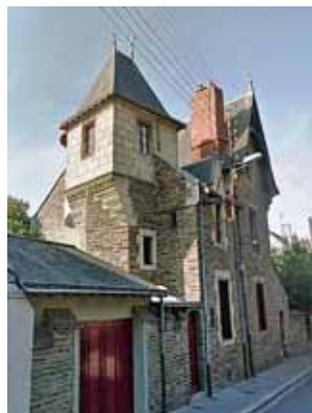


Figure 8 – Œuvres néogothiques de Le Diberder : châteaux de Bourmont et du Loret, maison rue Noire à Nantes (cl. J.-F. Caraës)

et, partant, celle de La Tour. Quoi qu'il en soit, on reconnaît dans les nouvelles façades du château la rigueur de composition et la sobriété décorative constatées au château de Bourmont en Freigné (Maine-et-Loire).

La façade principale sur cour offre une composition régulière de cinq travées à trois niveaux dont le dernier comprend des lucarnes engagées dans la toiture. Une tour d'escalier polygonale sommée d'une toiture en poivrière la flanque en position

quasi centrale, à laquelle est accolée une échauguette. Fenêtres à meneaux, arcs en accolades, choux frisés, crossettes de pignon, fleurons, animaux mythologiques, les éléments décoratifs sobres empruntent au répertoire gothique classique. Le pignon est également percé d'ouvertures de même style dans une disposition quasi symétrique, mais qui rompt avec l'usage médiéval du pignon aveugle ; il s'agit ici de bénéficier de la vue sur le parc qui vient d'être dessiné. Le vicomte de Sécillon fait sculpter ses armes un peu partout, et notamment au-dessus de la porte de la tour, y compris sur les loquets métalliques des portes.



Figure 9 – La façade sud du château après restauration (état actuel) (cl. J.-F. Caraës)

La façade arrière est également marquée par cette campagne de restructuration, tout en conservant quelques vestiges de l'ancienne architecture, essentiellement au niveau de la grosse tour flanquante ; les meneaux des fenêtres en sont cependant restaurés, le pavillon est surélevé d'un étage pour l'amener au même niveau de la tour et de nouvelles fenêtres sont percées dans les niveaux supérieurs. Sur la façade elle-même, Le Diberder conserve la travée de gauche, mais agrandit la fenêtre du premier niveau, reprend totalement les éléments décoratifs de la façade et transforme l'étroit corps saillant de la période moderne en une tour néo-gothique presque exubérante, en prenant soin d'y intégrer des éléments pseudo défensifs comme une meurtrière en pied ou une échauguette en partie haute. Les cheminées de briques nervurées de dessins géométriques ajoutent une touche de sophistication à un ensemble qui reste élégant mais froid.



Figure 10 – Détails de la façade sud et pignon est (état actuel) (cl. J.-F. Caraës)



Figure 11 – La façade nord après restauration (état actuel) (cl. J.-F. Caraës)

Dans cette vaste campagne de remaniement, Le Diberder utilise largement le vocabulaire qu’il maîtrise et a déjà mis en œuvre dans plusieurs de ses productions, le néo-gothique. Quant à l’intérieur, il est entièrement remanié et décoré de cheminées également sobres, même si elles peuvent être ornées de frises historiées.

Les bâtiments annexes et la chapelle

Avant même le château, la première intervention réalisée à l’instigation du vicomte de Sécillon au début du ^{xx}e siècle porte sur les communs : s’il maintient la grande longère située à l’ouest du manoir, il la dote en son centre d’un pavillon à la toiture originale sommée d’un lanternon, et ouvre trois grandes portes cochères destinées à l’entrée des chevaux et voitures. De l’autre côté, c’est une serre qu’il transforme en orangerie avec appareillages de briques pour les baies en plein cintre²⁸.

Quant à la chapelle, si elle est bien mentionnée dès le ^{xvi}e siècle, sans d’ailleurs qu’on en connaisse la position par rapport au manoir, elle est figurée en ruine à son emplacement actuel en 1839 lors de l’établissement du cadastre, et connaît une première campagne de restauration en 1857 entreprise par le baron de Rascas.

28. J.-P. Berthelot se trompe en affirmant que l’orangerie est adossée au mur d’enceinte avant que celui-ci soit démoli : elle aurait ainsi été orientée au nord et la façade sud n’aurait pu exister contre le mur réputé « médiéval ».



Figure 12 – Les communs, façade sur cour et façade ouest (état actuel) (cl. J.-F. Caraës)



Figure 13 – L’orangerie (état actuel) (cl. J.-F. Caraës)

C’est à lui que l’on doit, dans le vitrail du chevet, l’ajout des blasons des lancettes, attestées par une vue reproduite en carte postale²⁹ : y sont représentées les armes de Rascas, à gauche, et celles de Chabot, à droite³⁰. Il a également fait placer des vitraux neufs aux fenêtres latérales – dédiés à saint Joseph et à sainte Anne – et à celle du pignon ouest. Il est probable qu’on lui doit aussi le gâble très élevé et peu décoré qui surmonte les fenêtres latérales. Mais si le baron a le souci de l’immeuble, il n’hésite pas cependant à faire don au musée archéologique de Nantes³¹, au milieu du XIX^e siècle, d’une piéta polychrome en pierre de 86 centimètres de haut, seul mobilier ancien dont on ait connaissance³².

La chapelle connaît une nouvelle restauration entre 1910 et 1920, en même temps que le château est remanié, par le vicomte de Sécillon. Il fait changer à nouveau les blasons des lancettes, ce sont ceux que l’on voit aujourd’hui : Sécillon, à gauche,

29. Collection F. Chapeau, vers 1904.

30. Rascas : d’or à la croix fleuronée au pied fiché de gueules, au chef d’azur chargé d’une étoile à huit rais du champ ; Chabot : d’or à trois chabots de gueules.

31. Musée Dobrée, Inv 856.2.1. On n’en connaît pas l’origine, mais on la rattache à l’école flamande de la fin du XV^e siècle.

32. La commune d’Orvault en a fait réaliser une copie en 1999 par le maître sculpteur Molineau, exposée dans la chapelle.



Figure 14 – La chapelle, avant et après restauration (cl. J.-F. Caraës)

Praud de La Nicollière, à droite³³. Sans doute intervient-il encore, notamment en exhaussant la tourelle qui lui est accolée, en la dotant d'une toiture en poivrière et en y insérant dans le mur des trous de lumière récupérés peut-être dans l'ancien manoir³⁴. Cette tour, dont le positionnement ne manque pas de surprendre, n'a jamais eu de rôle défensif : c'est une « ancienne » fuie dont les dimensions modestes (faible diamètre, 80 boullins) ne peuvent témoigner de l'importance de la terre. L'ensemble chapelle-fuie tel qu'il apparaît aujourd'hui, relativement éloigné du manoir et dont l'existence n'est attestée que par le plan cadastral du début XIX^e siècle, aurait très bien pu voir le jour à l'époque moderne, comme symbole des prérogatives aristocratiques revendiquées par les propriétaires. Il faut en effet signaler que la fuie mentionnée au milieu du XVI^e siècle est probablement celle de Melleray, comme l'atteste la dénomination de la pièce de terre située juste à l'ouest des communs : « la fue de Malleray³⁵ ». Il est douteux qu'il ait pu exister deux colombiers aussi proches associés à la même terre. L'ensemble architectural actuel ne serait donc pas authentique, voire beaucoup plus récent qu'il n'y paraît.



Figure 15 – détails après restauration (cl. J.-F. Caraës)

La dernière restauration de la chapelle date de 1989, à l'initiative de la commune qui a confié au sculpteur Jean-Louis Boistel la réfection de tous les éléments de tuffeau largement détériorés. On lui doit une interprétation très libre dans les éléments décoratifs de l'édifice, notamment les motifs historiés des deux portes. Dans une démarche très néo-gothique, il s'est aussi laissé aller à se représenter sur le meneau de la fenêtre du chevet.

33. Sécillon : d'azur à trois fusées d'or ; Praud de La Nicollière : de gueules à la croix d'argent chargée de cinq trèfles de sable. Il s'agit du blason du grand-oncle de Madame de Sécillon, Joseph-Marie, puisque les Thibault-Nicollière n'en possèdent pas personnellement.

34. On voit nettement, du côté de la façade la reprise de maçonnerie correspondant à l'exhaussement de la tourelle.

35. Cadastre napoléonien, 1839, parcelle B 16.

Le vitrail de la chapelle

Le vitrail, classé en 1988³⁶, est décrit dans le corpus de l'Inventaire général et daté de la première décennie du xvi^e siècle³⁷. Il y est indiqué par erreur l'ajout d'armoiries au xvii^e siècle, alors qu'il faudrait lire xix^e et xx^e siècles. Sont également mentionnées quelques pièces restaurées, ainsi que l'amputation des dais d'architecture flamboyante dans les têtes des lancettes (tableaux supérieurs des panneaux). L'abbé Bréhéret³⁸ signale quant à lui, avant la dernière restauration, une légère dissymétrie des meneaux de la maîtresse vitre, et y voit une confirmation de l'ancienneté de la fenêtre. Mais ne faut-il pas plutôt y voir le résultat de restaurations successives, comme l'indique J. Angot, dans le compte-rendu de la visite effectuée par la Société archéologique de Nantes en 1906 : « Les fenêtres à meneaux ont encore le bonheur de posséder des fragments de verrières aux teintes profondes et rutilantes, dont les peintres ont perdu le secret ; pas tout à fait cependant, comme en témoignent les habiles restaurations dont ce vitrail a été l'objet³⁹ ». Si l'on observe la partie supérieure du vitrail, on constate un large remploi d'éléments hétérogènes et qui trouvent difficilement leur place dans les lancettes : une Sainte Face, deux angelots et un blason que la tradition attribue à un évêque de Cologne réfugié et mort à La Tour au moment des guerres de Religion. Le problème est que ce blason n'est pas identifié et qu'aucun évêque de Cologne n'a porté un écu de gueules à la croix d'or, au chef (ou bordure) d'argent chargé d'une tête de dogue de sable.

A contrario, les deux panneaux qui constituent l'essentiel du vitrail et qui ont motivé sa protection au titre des Monuments historiques peuvent être sans difficulté datés du début du xvi^e siècle, et représentent, dans les registres supérieurs, une Crucifixion et une Descente de croix, et dans les registres inférieurs, sous des dais à motif de coquilles, les fondateurs en orants : René Péro, à gauche, et Jeanne Pastourel, à droite. Chacun porte des cotes armoriées qui permettent de les identifier nettement : écartelé aux 1 et 4 d'argent à trois têtes arrachées d'aigles (de canettes ou de perroquets) d'azur, aux 2 et 3 d'azur à la fasce losangée d'argent et de sable accompagnée en chef de deux croisettes d'argent, qui sont les armes de Péro ; coupé au 1 de sable à l'aigle éployée d'argent, au 2 de sable à la bande d'argent accompagnée de six croisettes d'or, 2 et 1, 1 et 2 ; on peut attribuer ces armoiries à la famille Pastourel, pour laquelle les armoriaux ont toujours été muets.

36. Le vicomte de Sécillon s'était en son temps opposé au classement du vitrail, *Bulletin paroissial d'Orvault*, sans date.

37. Comité français du Corpus vitrearum, *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1981, p. 282 et fig. 258.

38. BRÉHÉRET, Hubert, « Le vitrail de la chapelle de la Tour », *Annales de Nantes et du pays nantais*, n° 250, 4^e trimestre 1993, p. 13-15.

39. *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, t. 47, 1906, p. xxx. La Société visite à nouveau le domaine de La Tour en 1927 puis en 1956.

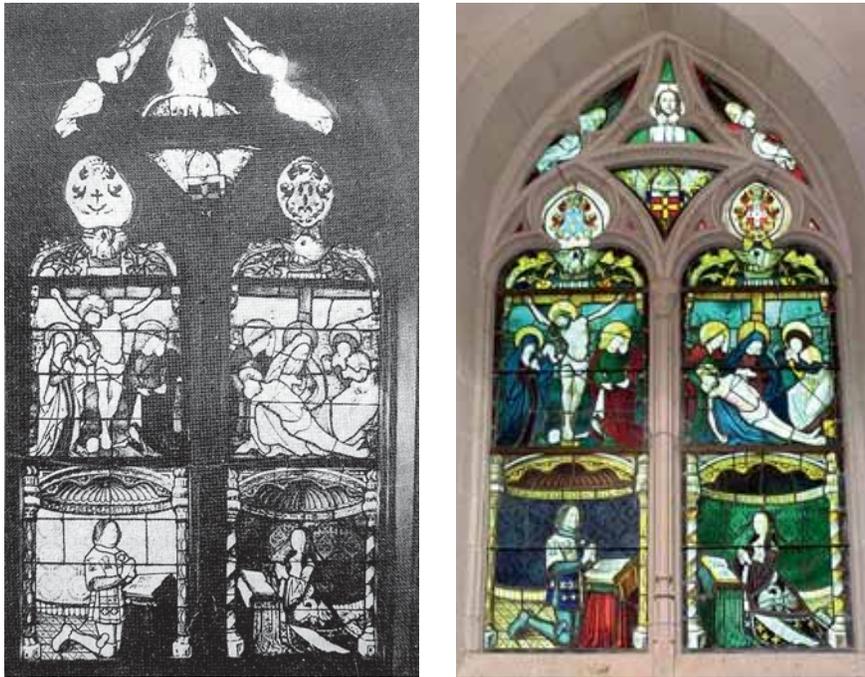


Figure 16 – Le vitrail, au début du xx^e siècle (carte postale, coll. part.) et état actuel

Le décor n'est plus tout à fait gothique, mais touche à la Renaissance et pourrait être à rapprocher de la décoration de la chapelle Saint-Thomas de la collégiale de Nantes dont on sait qu'elle a été édifiée à l'initiative de Thomas Le Roy, parent des seigneurs de La Tour à la fin du xvi^e siècle⁴⁰.

Ce vitrail ne manque pas de poser question. D'abord sa richesse contraste avec la modestie de l'édifice et celle du manoir, dont aucun élément décoratif n'a subsisté dans ce que l'on connaît du bâtiment avant restauration. Ensuite, si les deux panneaux principaux sont parfaitement homogènes et totalement intacts, pourquoi la partie supérieure apparaît-elle aussi composite, alors qu'elle devait être moins sujette à dégradations. On pourrait alors supposer que la ruine du bâtiment telle qu'elle est constatée au début du xix^e siècle ait engendré des désordres dans la partie supérieure du vitrail tout en en sauvegardant miraculeusement la partie basse. Mais est-ce la seule hypothèse ?

40. Voir *supra* note 13 et BARDATI, Flaminia, « Le corps à Rome, le cœur à Nantes : la chapelle Saint-Thomas et son commanditaire », dans FAUCHERRE, Nicolas et GUILLOUËT, Jean-Marie (dir.), CARAËS, Jean-François et GALLICÉ, Alain (éd.), *Nantes flamboyante (1380-1530)*, numéro hors série, 2014, *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de Loire-Atlantique*, p. 87-95.

Outre le domaine de La Tour, René Péro possédait plusieurs maisons rue des Carmes à Nantes, dont l'une d'elles, vis-à-vis le jeu de paume, dite « maison de la Tour », est vendue en 1575 à Jacques Rousseau par Pierre Le Roy, seigneur de La Tour⁴¹. Une autre maison avait été précédemment vendue en 1520 à Pierre Blanchet, sieur de La Durandière : « Item ung contract d'acquest fait par ledit M^e Pierres [Blanchet] de la maison feu M^e Pero, la maison ajasente o la chapelle et préminances avecques, pour cent liv[res]⁴² ». Une annotation portée au XVII^e siècle sur le même cahier précise que la chapelle dont il s'agit se trouve dans l'église Saint-Léonard, « dans laquelle sont les armes des Péro en relief en plusieurs endroits, tant plaines qu'en alliances, et dans le grand vitrail de ladite église, au bas duquel sont deux priants dont les habits sont chargés les armes des Péro ». Le chanoine Durville a retrouvé, dans le fonds du prieuré de Saint-Cyr, le procès-verbal de réception des restaurations effectuées à l'église Saint-Léonard de Nantes en 1769⁴³. Y sont décrites notamment les armoiries figurant au sommet de la maîtresse vitre et sur le vitrail du côté de l'épître, reprenant quasiment les termes d'un précédent procès-verbal de 1669⁴⁴. Le blason le plus représenté est celui de René Péro, tel qu'il figure sur sa cote d'armes dans la chapelle de La Tour. De la même façon, on retrouve aussi le blason de Jeanne Pastourel dont l'un des éléments est visible dans des termes quasi semblables sur un troisième blason du côté de l'épître : d'or à l'aigle à deux têtes éployées de sable. Lorsque l'église, incendiée à deux reprises, en 1328 et 1736, est agrandie par allongement de la nef en 1769⁴⁵, il est procédé au démontage de la maîtresse vitre située au chevet. Les blasons sont alors rechâssés dans le vitrail du côté de l'évangile, l'autre vitrail du côté de l'épître n'étant pas touché⁴⁶. Mais il n'est pas fait mention du sort réservé aux panneaux inférieurs parmi lesquels se trouvent les deux orants cités dans le document des Archives municipales. Il est peu probable qu'ils aient trouvé leur place dans le vitrail de l'évangile.

41. Arch. dép. Loire-Atlantique, 2 E 1383/186.

42. Arch. mun. Nantes, II 109.

43. DURVILLE, Georges, chanoine, *Études sur le vieux Nantes*, 2 vol., Nantes, L. Durance, 1904-1915, t. 1, p. 435-437. Il y fait référence notamment à Arch. dép. Loire-Atlantique, H 354 : « Procès-verbal de reconnaissance des intersignes de seigneuries constatés dans l'église Saint-Léonard », 1769.

44. *Ibid.*, H 356 : « Procès-verbal descriptif du fief de Saint-Cyr », 1669.

45. L'église Saint-Léonard de Nantes se présente comme un quadrilatère régulier, pavé de terre cuite et à la voûte lambrissée ; elle est « éclairé par des vitraux pratiqués dans le mur, vers midi et nord, et grillés de fer ». Désaffectée en 1791, elle vendue et utilisée ensuite comme fonderie de cloches (1792), filature de coton (1821), puis elle est achetée par la ville pour en faire un asile de nuit. On y aménage des chambres sur deux niveaux, mais jusqu'à sa démolition en 1899, l'église conserve ses murs, sa charpente, ses fenêtres et son pignon sur la place. C'est à cet endroit qu'est construit un bâtiment qui abrite les Archives municipales jusqu'aux années 1980.

46. Arch. dép. Loire-Atlantique, H 354.

Deux hypothèses peuvent alors être formulées : les Lemoyne de La Tour font construire face à leur château, à la fin du XVIII^e siècle, l'ensemble chapelle-fuie, comme une fabrique destinée à agrémenter le parc du domaine et à donner à celui-ci une référence seigneuriale. Pour ce faire, ils profitent des travaux de l'église Saint-Léonard de Nantes et font placer dans la fenêtre du chevet des éléments de vitrail anciens qui ancrent la construction dans l'histoire et affirme leur légitimité⁴⁷. Sinon, on peut imaginer que le baron de Rascas, entreprenant la restauration de la chapelle au milieu du XIX^e siècle, ait démarché le propriétaire de l'église dont les fenêtres protégées par des grilles ont pu conserver des éléments de vitraux, pour démonter les panneaux représentant René Péro et Jeanne Pastourel, et les replacer dans l'édifice nouvellement restaurée.

Ces hypothèses expliqueraient la richesse autant que la fraîcheur de l'œuvre qui, répondant à la démarche ostentatoire d'un fondateur, aurait davantage trouvé sa place dans une église urbaine que dans une modeste chapelle de manoir rural ; il faudrait aussi supposer que Péro, en son temps, ait passé commande simultanément de deux vitraux identiques pour deux édifices différents. Elles expliqueraient également les remplois de la partie haute du vitrail, autant que l'exceptionnel état de conservation des deux panneaux cinq siècles après leur création.

Le domaine de La Tour, remanié voire profondément transformé au fil des siècles par ses propriétaires, serait ainsi aujourd'hui une composition artificielle, même si elle présente toute l'harmonie du domaine résidentiel tel qu'on le concevait au XIX^e siècle dans l'aristocratie terrienne du pays nantais. En ce sens, il est un témoin emblématique de la composition d'un paysage rêvé, ancré dans une histoire recomposée.

Jean-François CARAËS

47. Jean-Baptiste Le Moyne de La Tour des Ormeaux meurt en 1749 et est inhumé dans le cimetière paroissial, ce qui tend à prouver qu'il n'existe pas à La Tour de lieu de sépulture privée, comme une chapelle. Son fils Jean-François décède en « sa maison noble de la Tour » en 1768 ; on ne sait pas où il est inhumé, mais l'acte de sépulture ne spécifie pas de lieu particulier, ce qui suppose une inhumation soit au cimetière, soit dans l'église.